

Série : Histoire de l'Église
Leçon 21 : Les témoins de la vérité d'avant la
réforme – Les Albigeois

Prêché mercredi le 10 juin 2015
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 21 : Les témoins de la vérité d'avant la réforme – Les Albigeois

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

www.pourlagloiredechrist.com

Par : Marcel Longchamps

INTRODUCTION

Dans notre dernière leçon, nous avons brièvement examiné l'histoire de deux groupes de croyants en particulier : les Pauliciens (dans l'église orientale) et les Vaudois (dans l'église occidentale).

Ce sont des héros de la foi et souvent des martyrs. Ils durent faire d'énormes sacrifices pour défendre la foi chrétienne véritable.

Nous étudierons aujourd'hui l'histoire d'un autre groupe de croyants qui souvent payèrent de leur vie leur attachement au Christ et aux Saintes Écritures : ce sont les Albigeois. Nous apprendrons aussi quelques détails sur la vie de deux de leurs leaders : Pierre de Brueys et Henri de Lausanne. Ces événements se déroulèrent principalement au 12^e siècle alors que l'Église catholique romaine avait d'énormes pouvoirs.

I) LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ : LES ALBIGEOIS

Comme nous l'avons vu, dès la fin du 10^e siècle et le commencement du 11^e, des missionnaires bulgares étaient venus dans la Haute Italie, puis étaient descendus jusqu'en Calabre. D'autres s'étaient dirigés vers la France, dans les Flandres et sur les bords du Rhin.

Mais c'est surtout dans le sud-ouest de la France qu'ils gagnèrent le plus d'adhérents. L'avidité et la corruption du clergé qui attiraient sur lui le mépris et la haine du peuple, furent une des causes de leurs succès, et comme les nobles ne se pliaient qu'avec répugnance aux exigences et aux prétentions de domination des prêtres, les « sectaires » trouvaient près d'eux un appui.

On leur donnait, ou ils se donnaient à eux-mêmes, le nom de *cathares*, d'un mot grec qui veut dire *pur*. Ils se tenaient à part de l'Église de Rome et de ses cérémonies, niaient son autorité, enseignaient la simplicité apostolique, et rejetaient les doctrines des sacrements, du purgatoire, de la messe, etc. Quelques-uns d'entre leurs chefs, que l'on désignait sous le nom de *bons hommes*, semblent avoir tenu certaines graves erreurs manichéennes ; mais on ne les connaît guère que par les récits de leurs adversaires.

Ce que l'on sait sûrement, c'est que leur vie austère et pure formait un contraste frappant avec celle des prêtres et des moines, et leur donnait un grand ascendant sur le peuple. Nous ne pouvons douter que parmi les cathares ne se trouvassent de vrais enfants de Dieu qui firent pour leur foi le sacrifice de leur vie. D'ailleurs nous avons vu que ceux des disciples de Valdo dispersés, qui vinrent parmi eux, leur apportèrent des lumières qui contribuèrent à épurer leurs croyances. **Comme les cathares étaient surtout nombreux dans la ville d'Albi et la contrée environnante, on les désigna sous le nom d'Albigéois.**

Avant de nous occuper plus spécialement des Albigeois, nous dirons quelques mots de deux hommes remarquables qui, dans la première moitié du 12^e siècle, s'étaient mis en opposition avec l'Église de Rome, et vinrent prêcher dans les provinces méridionales de la France. C'étaient Pierre de Brueys et Henri de Lausanne.

Le premier était un prêtre qui, éclairé sans doute par les Écritures, commença vers l'an 1110 à s'élever contre la corruption de l'Église dominante et les vices du clergé. Son activité s'exerça surtout dans la Provence et le Languedoc. Il put, chose bien frappante, prêcher impunément durant l'espace de vingt ans.

L'ennemi n'eut pas le pouvoir d'arrêter ce courageux témoin, jusqu'à ce qu'il eût achevé de rendre son témoignage. Pierre de Brueys disait que le baptême appliqué aux enfants ne les sauve pas ; il niait le mérite des œuvres pour le salut, et rejetait la transsubstantiation, les prières pour les morts, l'invocation des saints et le célibat des prêtres. Il combattait la suprématie de Rome et l'organisation ecclésiastique.

« Ce sont les croyants », disait-il, « qui composent l'Église ». Il voulait dire que ce n'était pas le clergé, comme le prétend l'Église de Rome. Il prêchait la repentance et la réforme des mœurs, surtout celle des prêtres et des moines. Mais le zèle de Pierre de Brueys l'entraîna plus loin. Il aurait voulu qu'on démolît les églises, que l'on brûlât les croix et les objets d'un culte idolâtre.

Il mit à exécution ce qu'il exhortait à faire, et à Saint-Gilles en Languedoc, il brûla un certain nombre de croix portant l'image de Christ (*). C'était trop. La multitude, excitée par les prêtres, se saisit de lui ; il fut traîné au bûcher et brûlé vif. C'était en l'année 1130. Mais les doctrines qu'il avait prêchées, ne pouvaient être si aisément extirpées. Il avait laissé des disciples, nommés d'après lui Pétrousiens et que les flammes de son bûcher enhardirent plutôt qu'elles ne les découragèrent. Ils continuèrent à dévoiler hautement les misères de l'Église et du clergé.

() Des scènes analogues eurent lieu, en différents endroits, dans les premiers temps de la Réformation.*

Henri de Lausanne fut un de ces courageux prédicateurs dont nous parlions. Il avait été moine à l'abbaye de Cluny. Dans la solitude du cloître, il s'était beaucoup occupé de l'étude du Nouveau Testament, et la parole infallible de Dieu lui avait révélé la vraie nature du christianisme. Dès lors il brûla du désir de faire connaître aux autres la vérité telle qu'il l'avait puisée à sa divine source. Il commença à prêcher.

Son apparence extérieure était bien propre à donner du poids et de l'autorité à sa parole. De haute taille, marchant nu-pieds, négligé sur sa personne, doué d'une voix puissante, jetant sur ses auditeurs des regards pleins de feu, précédé d'ailleurs partout où il allait par une grande réputation de science et de sainteté, tout en lui commandait l'attention de la multitude ; tandis que son éloquence entraînant, ses paroles profondes, son apparition extraordinaire frappaient d'effroi les prêtres, et lui attiraient l'approbation du peuple.

Dans l'esprit de Jean le Baptiseur, il appelait les âmes à la repentance et exhortait le peuple à se tourner vers le Seigneur. En même temps il exposait les vices du clergé. Cela provoquait nécessairement l'opposition et la haine des prêtres et des moines, mais la multitude n'en était que plus fortement attirée vers lui. Les gens des basses classes aussi bien que les principaux bourgeois, tous se laissaient diriger par lui et le suivaient comme leur conducteur spirituel.

Pour autant que nous le savons, c'est à Lausanne qu'il commença sa mission, et de là lui vint son surnom. Il prêcha aussi la repentance dans la vallée du Léman, puis il se rendit au Mans, en France, vers l'an 1116. Il avait auparavant envoyé deux messages à Hildebert, évêque de cette ville, lequel l'accueillit favorablement. Henri fut encore mieux reçu par le peuple.

Il exhortait, comme nous l'avons dit, à la repentance, et ainsi que Pierre de Brueys, il niait le mérite des œuvres pour le salut, s'élevait contre les superstitions romaines et la suprématie du pape. « Bientôt », dit un écrivain, « le résultat de sa prédication fut que les gens, comme enchaînés à sa personne, furent remplis de mépris et de haine envers le haut clergé, au point qu'ils ne voulurent plus avoir rien à faire avec lui. Ils ne suivaient plus les offices de l'Église romaine ; et même les prêtres se virent les objets de mauvais traitements de la part de la populace et durent recourir à la protection des magistrats ».

Cela assurément était un mal, et nous aimons à penser qu'Henri n'approuvait pas ces excès. L'évêque Hildebert était allé à Rome ; à son retour le peuple du Mans refusa de recevoir sa bénédiction. Lorsque Hildebert s'aperçut de la grande influence qu'Henri exerçait dans son diocèse sur les jeunes prêtres et sur la multitude, au lieu de sévir contre lui il se contenta de lui assigner un

autre champ de travail. L'évêque agit en cela en homme intelligent, et Dieu se servit de lui pour que son serviteur portât la lumière en d'autres endroits.

Henri s'éloigna tranquillement et alla rejoindre Pierre de Brueys en Provence. Là il poursuivit sa mission contre les abus et les erreurs de Rome d'une manière encore plus ouverte et plus décidée, s'attirant ainsi toute l'inimitié du clergé. La mort de Pierre de Brueys ne ralentit pas son zèle.

Dieu lui accorda encore quelques années durant lesquelles il put poursuivre sans empêchement son œuvre. Mais enfin l'archevêque d'Arles le fit saisir, et le concile de Pise, en l'an 1134, le condamna à être enfermé en prison comme hérétique. Peu après cependant il fut relâché à condition d'aller dans une autre province. Henri se rendit en Languedoc, et là ses prédications eurent un effet si puissant que partout où il allait les églises se vidaient et que les ecclésiastiques étaient délaissés et même traités avec mépris.

Pour réprimer ce mouvement, le pape Eugène III, en 1147, envoya à Toulouse un légat. Celui-ci sentant toute la difficulté de sa mission, demanda à Bernard de Clairvaux de l'accompagner. Le vénérable abbé y consentit et annonça par écrit sa venue et le but de son voyage aux seigneurs du midi de la France : « Les églises », dit-il, « sont abandonnées ; le peuple est sans prêtres ; les prêtres sont sans honneur, et les chrétiens sans Christ. Les églises ne sont plus respectées comme des lieux consacrés ; les sacrements ne sont plus regardés comme saints ; les fêtes ne sont plus célébrées. Les hommes meurent dans leurs péchés — sans pénitence et sans viatique — et les âmes, sans y être préparées, entrent en présence du terrible tribunal.

On refuse aux enfants le baptême, et ainsi ils sont exclus du salut ». On voit par ses paroles les progrès qu'avaient faits les doctrines antiromaines, et aussi quel était l'attachement de Bernard de Clairvaux à la papauté dont il connaissait cependant tous les vices. Il parcourut les contrées troublées par ce que lui-même et les prêtres appelaient l'erreur ; il accomplit, prétendit-on, des miracles et purifia les églises souillées par l'hérésie.

Le peuple crédule et entraîné par son éloquence, l'admira et un grand nombre retournèrent dans les églises abandonnées. Ainsi étant venu à Albi, où les disciples des cathares étaient plus nombreux, il prêcha dans l'église principale devant une grande multitude. Après son éloquente prédication, il

dit : « Revenez, revenez à l'Église, et afin que nous sachions qui sont ceux qui se repentent, qu'ils lèvent la main au ciel ». Tous levèrent leur main droite. Il en fut de même à Toulouse. Mais là les tisserands et les principaux de la ville étaient seuls attachés aux doctrines cathares ; la masse du peuple y était étrangère.

Une sentence fut rendue contre les hérétiques, et les seigneurs promirent de la faire exécuter. Quant à Henri il dut fuir. Poursuivi de lieu en lieu, il fut enfin saisi et incarcéré dans les cachots de l'archevêque de Toulouse. En 1148, la mort le délivra de ses persécuteurs et l'introduisit dans le repos éternel.

L'influence exercée par le zèle et l'éloquence de Bernard de Clairvaux fut de courte durée. Les doctrines cathares reprirent le dessus, épurées, comme nous l'avons dit, par l'action des Vaudois de Lyon, chassés par la persécution, et qui apportaient avec eux les Écritures. Pour combattre ce mouvement, une conférence fut convoquée en 1165 par l'évêque d'Albi.

On y invita quelques « bonshommes », ou chefs des cathares. Après qu'on les eut interrogés, on les déclara hérétiques, mais on n'osa rien décréter contre eux. L'un d'entre eux rendit un témoignage remarquable de leur foi. Après avoir hardiment affirmé qu'il était prêt à prouver par le Nouveau Testament que les prêtres, leurs ennemis, au lieu d'être de bons pasteurs n'étaient que des mercenaires, il ajouta : « Écoutez, ô bonnes gens, écoutez cette profession de foi : Nous croyons à un seul Dieu, à son Fils Jésus Christ, à la communication du Saint Esprit aux apôtres, à la résurrection, à la nécessité du baptême et de l'eucharistie ».

Le pape Innocent III (de l'an 1198 à 1216), homme plein d'énergie, résolut d'en finir avec cette hérésie sans cesse renaissante et qui s'étendait toujours plus. Il envoya d'abord en Languedoc comme légats, l'inquisiteur Rainerio Sacchoni et un autre. Leur mission était de chercher à convertir les Cathares.

Douze abbés de Cîteaux (*) les accompagnaient. Le pape chargea ensuite deux autres légats, dont l'un était Pierre de Castelnau, de poursuivre cette œuvre. Diégo, évêque d'Ossuna, et Dominique, son sous-prieur, le fondateur de l'ordre des Dominicains et de l'inquisition, se joignirent à eux. Dominique, voyant que ses efforts et ceux de ses compagnons étaient

infructueux, leur conseilla d'aller nu-pieds, pauvrement vêtus, sans argent, imitant dans tout leur extérieur les « parfaits », ou chefs des cathares. Ils s'insinuaient ainsi auprès des soi-disant hérétiques, et tout en cherchant à les ramener dans l'Église romaine, ils s'informaient de leurs croyances et de tout ce dont plus tard ils pourraient se faire une arme contre eux. Leurs efforts furent sans résultat, et le pape vit qu'il fallait prendre d'autres mesures et se servir d'autres armes.

() Cîteaux est un village de la Côte-d'Or, près duquel était une abbaye de religieux nommés Cisterciens, du nom latin du village (Cistercium). Cet ordre de moines prit dans le Moyen Âge une très grande extension.*

Les Albigeois croyant aux intentions pacifiques du pape, demandèrent une conférence publique. Pour gagner du temps, Innocent l'accorda. Les évêques et les moines acceptèrent le débat, et l'on se réunit à Montréal, près de Carcassonne. Des arbitres furent nommés des deux parts. Les Albigeois avaient désigné un de leurs diacres, Arnaud Hot, pour soutenir leurs croyances par la parole de Dieu.

Il entreprit de prouver :

1° Que la messe avec la transsubstantiation était d'invention humaine et non de l'ordonnance de Jésus Christ et des apôtres.

2° Que l'Église romaine n'était pas l'Épouse de Christ, mais plutôt une église de trouble, enivrée du sang des martyrs.

3° Que la police de l'Église romaine n'est ni bonne, ni sainte, ni établie par Jésus Christ.

On voit avec quelle hardiesse les Albigeois se présentaient devant leurs ennemis, et quelle confiance ils avaient dans la vérité des doctrines qu'ils soutenaient. La conférence dura quatre jours. Arnaud Hot provoqua l'admiration des assistants par son éloquence. Quant aux prêtres, ils ne purent prouver leurs thèses ni par Jésus Christ, ni par les apôtres.

La question principale qui fut traitée était celle de l'eucharistie. Arnaud démontra sans peine que « selon la doctrine de la transsubstantiation, le pain n'existe plus, puis qu'il est changé dans le corps de Christ. La messe est donc sans le pain, et en conséquence n'est pas la Cène du Seigneur, où il y a du pain. Le prêtre rompt le corps, puisque l'hostie est devenue le corps de

Christ ; il ne rompt donc pas le pain, et ainsi il ne fait pas ce qu'ont fait Jésus Christ et Paul ». Les légats, les évêques, les prêtres et les moines, pleins de honte et de déplaisir, ne voulurent pas en entendre davantage et se retirèrent.

Pendant ce temps, le pape avait envoyé dans toute l'Europe des prédicateurs chargés d'annoncer une croisade pour écraser l'hérésie dans le sud de la France. « Nous vous exhortons », disaient-ils, « à vous efforcer de détruire la méchante hérésie des Albigeois, et de les traiter avec plus de rigueur que les Sarrasins même. Poursuivez-les avec une main forte ; privez-les de leurs terres et de leurs possessions ; chassez-les et mettez des catholiques à leur place ».

Tel était le langage de ceux qui se disaient les ministres de Jésus, de Celui qui ne voulait pas que ses disciples fissent descendre le feu du ciel sur ceux qui refusaient de le recevoir (Luc 9:51-56). À ceux qui s'engageaient à prendre les armes pendant quarante jours contre les hérétiques, on promettait la rémission de tous leurs péchés et le paradis. Cette prédication de sang fut entendue, comme nous le verrons.

Toulouse et son comté étaient un des principaux centres des Albigeois, et avaient alors pour seigneur Raymond, sixième comte de Toulouse. C'était un prince sage, humain et paisible. Bien que catholique, et regrettant que les Albigeois ne fussent pas attachés à l'Église romaine, il les tolérait et les protégeait, voyant en eux des sujets loyaux, fidèles, qui s'appliquaient au travail et contribuaient à la prospérité de la contrée.

En 1207, le pape lui envoya, comme légat, Pierre de Castelnau pour le sommer d'exterminer par le fer et le feu ses sujets hérétiques, s'ils ne voulaient pas abjurer leurs erreurs et rentrer dans le giron de l'Église. Deux fois Raymond refusa et deux fois il fut excommunié par le légat, et son pays placé sous l'interdit.

Le pape approuva les faits de son légat et écrivit à Raymond une lettre où ressort tout l'orgueil et l'arrogance de celui qui se nommait le serviteur des serviteurs du Seigneur, mais qui en même temps fut le premier à s'intituler « Vicaire de Dieu sur la terre ». « Homme pire que la peste », disait-il, « tyran ambitieux, cruel et horrible ! Quel orgueil s'est emparé de ton cœur et combien grande est ta folie, que tu troubles la paix de ton prochain, et que

tu braves les saints commandements de Dieu, en protégeant les ennemis de la foi ! Si tu ne crains pas les flammes éternelles, tu dois redouter les châtiments temporels que tu as mérités par tant de méfaits.

Car en vérité l'Église ne peut être en paix avec le chef d'aventuriers et de brigands, avec le protecteur des hérétiques, le contempteur des saints commandements, l'ami des Juifs et des usuriers, l'ennemi des prélats, et le persécuteur de Jésus Christ et de son Église. Le bras du Seigneur restera étendu contre toi jusqu'à ce que tu sois réduit en poussière. En vérité, il te fera sentir combien il est difficile d'échapper à la colère que tu as amassée sur ta tête ! »

Contre qui et pourquoi le pape lançait-il de si terribles menaces ? Contre un prince qui ne voulait pas servir de bourreau aux prêtres et verser le sang innocent de ses fidèles et laborieux sujets. Et cependant si grande était la puissance et l'autorité de ce chef de la chrétienté, et telle la crainte qu'inspiraient ses anathèmes, que Raymond s'inclina devant sa volonté. Il signa un écrit par lequel il s'engageait à détruire tous les hérétiques qui se trouvaient dans ses domaines.

Mais il ne pressa la persécution qu'avec mollesse et hésitation. Le légat s'en aperçut, et brûlant d'indignation, il se répandit en invectives violentes contre le comte, le traitant de lâche et de parjure, et l'excommuniant de nouveau. Devant cette insolence, comment s'étonner que Raymond, profondément blessé, se soit laissé aller à la colère ? Dans un moment à déplorer, il se serait écrié, dit-on, que Pierre de Castelnau paierait de sa vie son impudence.

Quoi qu'il en soit, un de ses chevaliers, jaloux de l'honneur de son seigneur, se rendit auprès du légat, et lui adressa des remontrances au sujet de sa conduite vis-à-vis de Raymond. Comme le légat lui répondait avec la même hauteur, le chevalier irrité le perça de son poignard et le blessa mortellement.

Le meurtre de Pierre de Castelnau fournit à Innocent III une occasion favorable pour faire sentir au comte Raymond le poids de sa colère. Pierre de Castelnau fut exalté comme martyr, Raymond fut déclaré coupable d'avoir été le premier auteur du crime, et mis au ban de l'Église.

Les fidèles furent sommés de venir aider à sa destruction, et une croisade fut prêchée contre les Albigeois. « Debout ! soldats du Christ », écrivit Innocent III à Philippe Auguste, roi de France, « debout, roi très chrétien, écoute le cri du sang. Aide-nous à tirer vengeance de ces malfaiteurs ! Debout ! nobles et chevaliers de France ! Les riches campagnes du midi seront le prix de votre vaillance ! »

La prédication de la croisade fut confiée aux Cisterciens sous la direction de leur fanatique abbé Arnoult, « homme », écrit un historien, « dont le cœur était renfermé sous la triple cuirasse de l'orgueil, de la cruauté et de la superstition ». Dominique, le fondateur de l'inquisition, lui fut adjoint. Toutes les indulgences promises à ceux qui prenaient la croix (*) pour la délivrance du saint sépulcre, furent assurées à ceux qui prendraient part à la croisade contre Raymond et les Albigeois. Les prêtres faisaient partout valoir cette occasion facile d'obtenir le pardon de tous les péchés et la vie éternelle.

() Ceux qui s'engageaient dans ces expéditions portaient une croix rouge sur l'épaule droite.*

À l'appel du pape, une armée de 300000 hommes se rassembla sur les frontières des malheureuses provinces que gouvernaient Raymond et d'autres seigneurs. Trois corps de troupes furent formés. À la tête de chacun se trouvaient un archevêque, un évêque et un abbé. Le commandement en chef fut donné au fameux Simon de Montfort, homme vaillant, mais ambitieux, avide de possessions et d'honneurs, et entièrement dévoué au pape et à son Église.

Raymond, incapable de résister à des forces aussi considérables, se soumit aux exigences du pape. Celui-ci promit de lever l'interdit sous certaines conditions. Raymond devait se laver de toute participation au meurtre de Pierre de Castelnau ; livrer sept de ses meilleurs châteaux forts comme preuve de la réalité de sa repentance ; faire pénitence publique pour ses fautes passées, et enfin se joindre aux croisés contre ses propres sujets et en particulier contre son neveu Roger, comte de Béziers.

Raymond se récria contre la rigueur de ces conditions, mais en vain ; elles devaient être exécutées à la lettre. Il subit la pénitence publique. Il reçut

l'absolution dans l'église de Saint-Égidius, en présence de trois archevêques et de dix-neuf évêques. Ensuite on le conduisit à la cathédrale où Castelnaud avait été enterré.

Le dos nu, portant autour du cou une corde dont deux évêques tenaient les bouts, il arriva à la porte de l'église et là dut jurer sur l'hostie qu'il obéirait à la sainte Église romaine. Puis sur la tombe de Castelnaud il s'agenouilla, et sur ses épaules nues tombèrent des coups de fouet avec une telle violence et qui le mirent dans un tel état que, lorsqu'il put échapper à ses bourreaux et aux regards de la foule qui contemplait l'incroyable humiliation de son souverain, il dut sortir par une porte de derrière.

Telle était la douceur de l'Église romaine, cette sainte mère, comme elle s'appelle. Il restait à Raymond à accomplir la partie la plus douloureuse de sa pénitence, celle de prendre les armes contre ses sujets et son neveu.

L'armée des croisés se mit alors en mouvement excitée par les prêtres et les moines fanatiques. « En avant », disaient ceux-ci. « Mettez à mort les hérétiques ; dévastez tout, n'épargnez rien. La mesure de leur iniquité est comble et la bénédiction de l'Église repose sur vous ». Était-ce là l'esprit de Christ qui, lorsque ses disciples lui demandaient que le feu du ciel descendît sur ceux qui ne le recevaient pas, leur disait : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés. Le fils de l'homme n'est pas venu pour détruire les vies des hommes, mais pour les sauver » ? L'armée se répandit comme un torrent sur les campagnes fertiles du Languedoc et mit tout à feu et à sang, dévastant, pillant et tuant ou brûlant les habitants sans défense.

Roger, comte de Béziers, neveu de Raymond, résolut de protéger ses sujets contre la violence des Croisés. Ses deux villes fortes étaient Béziers et Carcassonne. Bientôt parurent, sous les murs de la première de ces villes, ceux qui se nommaient « les défenseurs de la croix, les prêtres du Seigneur ».

Raymond n'était resté que quelques jours avec eux ; il était allé à Rome s'humilier devant le pape. Roger se rendit d'abord auprès du légat du pape, lui disant qu'il y avait dans la ville plusieurs habitants fidèles à la foi catholique et qu'il le suppliait de ne pas faire périr les innocents avec les

coupables. Il lui fut répondu que pour sauver la ville, les Albigeois devaient renoncer à leur foi et promettre qu'ils se soumettraient à l'Église romaine.

Cette réponse fut rapportée aux habitants, et les Albigeois furent pressés d'accepter les conditions proposées ; ainsi ils sauveraient eux-mêmes et les catholiques. C'était une pénible position pour les Albigeois, mais ils déclarèrent à leurs concitoyens qu'ils ne pouvaient renoncer à leur foi et qu'ils préféreraient mourir. Ils laissèrent aux catholiques et à Roger de faire pour eux-mêmes les meilleures conditions qu'ils pourraient.

Voyant qu'ils ne pouvaient ébranler la résolution des Albigeois, les catholiques eurent recours à leur évêque qui était auprès du légat. L'évêque supplia celui-ci de les épargner, en lui représentant qu'ils étaient toujours restés fidèles à l'Église, et qu'ils ne devaient pas être massacrés avec les Albigeois, et même que ceux-ci pourraient être gagnés par la bonté. La réponse du légat fut brève et sévère ; la ville devait se rendre, et à moins que *tous* ne confessassent leur péché et ne revinssent à l'Église, tous partageraient le même sort.

Les Albigeois persistèrent dans leur résolution de ne point abandonner une foi qui leur avait acquis le royaume de Dieu et sa justice. Les habitants catholiques eux-mêmes, comprenant qu'il n'y avait rien à espérer, même pour eux, déclarèrent qu'ils aimeraient mieux mourir que de livrer leur ville à l'ennemi. Quand le légat apprit cette réponse, il s'écria avec fureur : « Qu'il ne reste donc pas pierre sur pierre de cette ville ; que l'épée et le feu dévorent hommes, femmes et enfants ! ».

Après un siège de courte durée, la ville dut se rendre à discrétion, et la menace d'Arnoult fut exécutée de la manière la plus effroyable. **On lui avait demandé comment distinguer les catholiques des Albigeois, afin d'épargner les premiers : « Tuez-les tous », répondit-il ; « le Seigneur connaît ceux qui sont siens ».** Le massacre commença sans distinction de rang, d'âge ou de sexe. Les prêtres même et les religieux, reconnaissables les uns et les autres à leur costume, ne furent pas épargnés. Des femmes et des enfants s'étaient réfugiés dans les églises, pensant trouver un asile dans ces enceintes sacrées, mais en vain ; la main des serviteurs de la sainte Mère Église les y égorgait. **Personne n'échappa des 23000 habitants de Béziers ; puis la ville fut pillée et brûlée.**

Roger s'était retiré dans Carcassonne, ville mieux fortifiée que Béziers. Les croisés l'y suivirent. Partout sur leur passage le pays restait dévasté, car frappés de terreur, les habitants de la campagne avaient fui abandonnant leurs maisons et leurs terres. Roger avait rassemblé les habitants de Carcassonne, catholiques et Albigeois. Il leur avait dit l'horrible massacre de Béziers qui avait eu lieu sans distinction de religion, et leur avait montré que les croisés, sous un voile religieux, n'avaient en vue que le pillage.

Il enflamma ainsi leur courage, et tous se préparèrent à défendre leur ville. Mains assauts furent livrés par l'ennemi et toujours repoussés. Les croisés avaient éprouvé de grandes pertes, soit dans les combats, soit par suite de maladies amenées par la chaleur brûlante, par le manque d'eau et l'air empesté par la multitude des cadavres laissés sans sépulture. La disette de vivres se faisait aussi sentir parmi eux. Le terme de quarante jours pour lesquels ils s'étaient engagés, expirait pour un grand nombre, ils avaient gagné le pardon de leurs péchés, et des milliers avec leurs chefs, ne voulant rester sous aucune condition, regagnèrent leurs foyers.

Le légat alarmé, voyant que la ville ne serait pas réduite si aisément qu'il le pensait, eut recours à une ruse diabolique. Il persuada à l'un des officiers de l'armée d'essayer d'attirer le comte Roger hors de la ville, promettant à cet officier, outre les récompenses terrestres, celles qui lui seraient réservées dans le ciel, s'il réussissait. Il ne réussit que trop bien.

Sous le prétexte de négociations de paix, et sur la promesse et le serment solennel de ramener Roger sain et sauf dans la ville, celui-ci se rendit auprès du légat avec quelques-uns de ses chevaliers. À peine avait-il commencé à présenter quelques propositions au légat et à parler en faveur des habitants de la ville, qu'Arnoult se leva et déclara que les habitants feraient à leur bon plaisir, mais que Roger était prisonnier. En vain celui-ci protesta contre une telle perfidie ; n'était-ce pas sur la foi d'un serment solennel qu'il était venu ? Arnoult dit que l'on n'était pas tenu de garder la foi à un homme qui avait été infidèle à Dieu. En un clin d'œil Roger et ses compagnons furent chargés de chaînes, et bientôt on apprit que le noble comte était mort en prison, non sans de forts soupçons qu'il avait été empoisonné.

Les habitants de Carcassonne ayant appris le sort de leur jeune et courageux chef, perdirent tout espoir de défendre leur ville. Échapper semblait

impossible, parce que l'ennemi les entourait de toutes parts. Le désespoir s'emparait d'eux, lorsque le bruit se répandit que quelques-uns des plus vieux habitants se souvenaient que quelque part dans la ville s'ouvrait un passage souterrain conduisant au château de Caberet, à une distance d'environ trois lieues ; mais personne n'en connaissait l'entrée.

Excepté les hommes qui défendaient les remparts, tous se mirent à chercher diligemment, et enfin on entendit répéter : « L'entrée est trouvée ». Aussitôt on fit des préparatifs pour l'exode ; on rassembla des vivres pour plusieurs jours, mais sauf les quelques objets qu'ils pouvaient emporter avec eux, tout le reste devait être laissé. Mais cela valait infiniment mieux que de tomber entre les mains de meurtriers sans merci. Nous pouvons être sûrs que bien des actions de grâces montèrent à Dieu pour cette perspective de délivrance, et que bien des prières lui furent adressées pour que leur entreprise fût couronnée de succès.

Ce n'était pas moins très douloureux. « C'était une vue triste et affligeante », dit leur historien, « que ce départ accompagné de soupirs, de larmes et de lamentations, tandis qu'ils s'avançaient avec l'espoir incertain de sauver leurs vies par leur fuite ; les parents conduisant leurs jeunes enfants, et les plus robustes soutenant les vieillards décrépits. Et surtout combien il était navrant d'entendre les gémissements des femmes ! »

Dieu les protégea ; le jour suivant ils atteignirent sains et saufs le château, d'où ils se dispersèrent partout où Dieu leur ouvrit une porte de refuge. Au matin, l'armée assiégeante fut étonnée de n'entendre aucun bruit dans la ville. On craignit quelque stratagème, mais les murailles ayant été escaladées, un cri se fit entendre : « Les Albigeois ont fui ». Le butin, par l'ordre du légat, fut partagé entre les croisés, **et les prêtres se vengèrent de la fuite des Albigeois en faisant brûler quatre cents habitants qui avaient été faits prisonniers !**

Simon de Montfort avec son armée continua à s'avancer dans le pays. Il assiégea le château de Minerve, près de Saint-Pons. On disait de cette place que depuis trente ans aucune messe n'y avait été dite, preuve de l'extension des doctrines vaudoises. Raymond, comte de Termes, défendait la place, mais le manque d'eau l'obligea à se rendre. Le légat avait décidé de laisser la vie sauve aux catholiques et à ceux qui se convertiraient. Les chevaliers se

récrièrent disant qu'ils étaient venus pour exterminer les hérétiques et non pour les absoudre. Le légat les rassura en disant : « Je les connais ; pas un ne se convertira ». En effet, Raymond étant exhorté à revenir à la foi catholique, refusa et fut jeté en prison, où bientôt il mourut. Sa femme, sa sœur, sa fille et d'autres femmes de qualité, repoussèrent les efforts faits pour les convertir, et furent brûlées ensemble.

Restaient les habitants. Sommés de reconnaître le pape et l'Église romaine, ils s'écrièrent tous ensemble : « Nous ne voulons pas renoncer à notre foi, et nous rejetons la vôtre. Vous travaillez pour le néant ; ni mort, ni vie, ne nous fera abandonner notre croyance ». Sur cette réponse, le comte Simon et le légat firent allumer **un grand feu où furent jetés cent quarante hommes et femmes**. Un historien qui rapporte ce fait dit que « ce fut une chose merveilleuse de les voir monter au bûcher avec allégresse, et comme de vrais martyrs de Jésus Christ ».

En maints autres endroits, les Albigeois montrèrent la fermeté de leur foi, tandis que Montfort, son armée et les prêtres déployaient contre eux la cruauté la plus grande. Nous ne poursuivrons pas cette histoire de meurtre et de carnage. Qu'il suffise de dire que Montfort, ayant mis le siège devant Toulouse, y expia ses cruautés. Il fut frappé d'une pierre lancée par une machine, et mourut. Cela n'arrêta pas la persécution contre les Albigeois. Les inquisiteurs achevèrent l'œuvre de leur destruction. **Il périt, dit-on, un million de victimes dans les provinces méridionales de la France**. Un grand nombre d'Albigeois se réfugièrent dans les forêts et les montagnes ; d'autres passèrent dans les vallées des Alpes, en Italie et en Lombardie.

QUESTIONS D'ÉTUDE

1. Pouvez-vous répondre à ces questions?

A) Quelle fut l'origine du nom « Albigeois? »

B) Pouvez-vous nommer deux leaders des Albigeois?

C) Pourquoi les Albigeois avaient-ils du succès?

D) Que pensez-vous des méthodes de l'église catholique et du nombre de morts qu'elles suscitérent?

2. Question de réflexion

A) Voyez-vous les nombreux et graves manquements qu'eut l'église catholique (non-respect de serment solennel, non obéissance aux Saintes Écritures, violence aveugle, orgueil, etc.?)

B) Quels furent les manquements des Albigeois?

3. Pour mieux profiter de la leçon

Nous n'avons qu'effleurer l'histoire de ces groupes défenseurs de la foi et de la vérité biblique. Poursuivons notre étude pour découvrir le courage, l'héroïsme et l'infatigabilité de ces serviteurs de Dieu.

APPLICATIONS

1) Prenons conscience que beaucoup de croyants ont payé de leur vie leur attachement au Christ et aux Saintes Écritures. Sachons nous aussi défendre la foi authentique des attaques des ennemis de Dieu.

2) Prions le Seigneur de nous donner de demeurer fidèle dans notre pèlerinage terrestre. Implorons sa miséricorde afin de ne pas tomber dans l'utilisation de méthodes non-scripturaires même dans les moments où les émotions sont exacerbées.

**LE SEIGNEUR EST MAÎTRE DE L'HISTOIRE DES NATIONS
COMME DE CELLES DES INDIVIDUS!**

QU'IL SOIT BÉNI, LOUÉ ET ADORÉ!

A M E N !

